

De la Méconnaissance de Quelques Etymologies Grecques

Par B. HEMMERDINGER, Paris

I. Emprunts Sémitiques Méconnus

L'origine indo-européenne de la langue grecque est un fait fondamental et indiscuté. En revanche, une autre vérité a été longtemps méconnue: c'est que le grec, langue indo-européenne, a fait des emprunts massifs aux langues sémitiques.

Depuis 1886, date à laquelle commence la *réaction contre le «mirage oriental»*, les étymologies sémitiques sont en défaveur chez la plupart des hellénistes, qui tentent d'expliquer par le grec ou l'indo-européen le plus grand nombre possible de mots d'emprunts. Mais la tendance s'est inversée depuis une décade: en 1957, Cyrus H. Gordon a déchiffré la plus ancienne écriture crétoise, le linéaire A, qui est du sémitique, et, au cours de l'été 1963, on a trouvé sur la Kadmée de Thèbes 32 cylindres-sceaux babyloniens en lapislazuli¹). Les découvertes des dernières années modifient donc radicalement l'idée que l'on se faisait du cadre historique dans lequel s'est développée la civilisation grecque au II^e millénaire avant notre ère.

Certains savants, cependant, refusent de s'incliner devant l'évidence. C'est ainsi que F. Vian, qui, en 1963, l'année même de la trouvaille de la Kadmée, niait toute influence sémitique à Thèbes, maintient en 1965 son point de vue dans un compte rendu des *Hellenosemitica* d'Astour: «Je m'étendrai peu sur Cadmos, puisque je me suis expliqué longuement à ce sujet dans . . . *Les origines de Thèbes*» (*REA* 67 [1965] 483—484). On ne peut même pas supposer que, quand il écrivait ces lignes, Vian ignorait encore la trouvaille de la Kadmée, puisqu'Astour y fait allusion aux pages 387—388 de son livre. Il est vrai que Vian (*l. c.* 483) ne fait pas plus de cas de la linguistique que de l'archéologie: «La recherche de l'étymologie devient un jeu parfaitement gratuit, tant les langues sémites semblent riches en possibilités, à en juger du moins par cet ouvrage».

Moins systématique que Vian, P. Chantraine n'est pas encore sorti, lui non plus, de la période qui s'achève, et son *Dictionnaire*

¹) Pour plus de détails, on se reportera à la première de mes *Trois notes* (*REG* 79 [1966] 698—699), à mon article intitulé *La Colonie Babylonienne de la Kadmée* (*Helikon* 7 [1967] 232—240) et à mon compte-rendu (*REG* 00 [1969] 000—000) du livre de M. C. Astour (*Hellenosemitica*, Leiden 1965).

Etymologique de la Langue Grecque (I [A—Δ], Paris 1968) en souffre en maint endroit. Le plus bel exemple de prévention porte sur le mot *γεργέριμος*, à propos duquel Chantraine (216) écrit: «*Et.*: Obscure. Le rapprochement avec skr. *jarjara-* «fragile, qui menace ruine» a été contesté (Arbenz, *Die Adjectiva auf -ιμος* 104, n. 58). Cf. *γέρων?*» Or cette aporie n'en est pas une. Le problème a été résolu d'une façon définitive par H. Lewy (*Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, Berlin 1895, 24). Lewy tire *γεργέριμος* «sortes d'olives mûries sur l'arbre»²⁾ du pluriel hébraïque *gargerim* «olives mûres» (Isaïe 17, 6) (L. Koeler-W. Baumgartner, *Lexicon in Veteris Testamenti Libros*, Leiden 1950, 192). Il est significatif que le mot se trouve chez Kallimakhos, cité par Athénée (II, 56C). Or Kallimakhos est mort vers 240 avant J.-C. à Alexandrie. Les Juifs hellénistes qui y vivaient auront introduit *γεργέριμος* dans le grec de la capitale.

Voici un certain nombre d'emprunts sémitiques méconnus par Chantraine et d'autres auteurs récents.

ἄβρα] Chantraine (4) se range à l'opinion de L. Robert, qui écrit: «à mon avis, une étymologie sémitique est à rejeter» (*Noms Indigènes dans l'Asie-Mineure Gréco-Romaine*, Paris 1963, 232, note 6). Certes, il est tentant d'expliquer *ἄβρα* (ou *ἄβρα*) par *ἀβρός* (cf. français *bonne*). Mais, d'après le commentaire d'Evstathios à *Odyssée* τ 28, *ἄβρα* est un mot d'emprunt: *αἱ γοῦν θρεπταὶ τοῖς δεσπόταις δοῦλαι . . . ἄβραι λεγόμεναι ἐθνικῶς* (II, Leipzig 1826, 188, 35—36; le sens d'*ἐθνικῶς*, «dans une langue étrangère», est garanti par le contexte). Or, bien qu'Evstathios appartienne à la fin du XII^e siècle après J.-C., son commentaire procède de la meilleure érudition antique: «. . . l'érudition hellénistique et athénienne, dont les Scholies et Eustathe sont des canaux bien plus directs» qu'on ne le pense d'ordinaire (V. Bérard, *Introduction à l'Odyssée*², I, Paris 1933, 41—42). On rapprochera donc *ἄβρα* d'araméen *ḥa-ba-ra-an* «compagnes» (A. Dupont-Sommer, *La tablette cunéiforme araméenne de Warka*, *Revue d'Assyriologie* 39 [1942—1944] 48).

ἄγγαρος] Chantraine (8) écrit: «L'emprunt à une langue de l'Orient, peut-être iranienne, est très probable, mais un modèle précis est inconnu; en tout cas l'akkadien *agru* «hired man» est à écarter pour diverses raisons.» En réalité, *ἄγγαρος* < araméen *iggrā* «lettre» (B. Meissner-W. von Soden, *Akkadisches Handwörterbuch*, Wiesbaden 1965, 190), l'araméen étant l'une des deux langues officielles des Achéménides.

²⁾ Traduction de Chantraine.

aĩ et *αἴλιος*] *S.v.* *aĩ*, Chantraine (29) écrit: «*Et.*: *aĩ* et *αἰαῖ* sont des onomatopées»; *s.v.* *αἴλιος* (34), il écrit: «*Et.*: Inconnue.»³⁾ Mais, d'après Euripide (*Oreste*, 1395—1397), *αἴλιος* et *αἰαῖ* sont des mots d'emprunt:

Αἴλιον αἴλιον ἀρχὰν θανάτου
βάρβαροι λέγουσιν, αἰαῖ,
Ἀσιάδι φῶνα . . .

aĩ < akkadien *ai* «malheur!» (Meissner - von Soden 23). Quant à *αἴλιος*, F. C. Movers (*Die Phönizier*, I, Bonn 1841, 246) le rapproche d'hébreu *'ōy lānū* «malheur à nous!» (Lewy 167)⁴⁾.

αἰετός] Chantraine (32) ne mentionne pas l'étymologie de S. Bochart, qui (*Hierozoicon*, II, London 1663, 165, 4—6 et 170, 42—45) rapproche *αἰετός* de l'hébreu *'ayit* «oiseau de proie». Lewy, qui avait lui-même proposé cette étymologie indépendamment de Bochart (*Mythologische Beiträge, Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik* 146 [1892] 182), remarque en 1895 dans ses *Semitischen Fremdwörter* (8): «dieser Ableitung widerstrebt aber die Form **aĩφετός*»⁵⁾. Mais cette difficulté n'est aucunement insurmontable, car, en sémitique commun, *iw* > *ĩ* (C. Brockelmann, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, I, Berlin 1908, 190). *aĩφετός* reflète donc une forme sémitique très ancienne, *αἰετός* une forme sémitique plus récente, dont dépend également l'hébreu *'ayit*. En d'autres termes, le grec a emprunté deux fois le même mot sémitique. [Le processus n'a rien d'exceptionnel: c'est ainsi que, d'une part, la LXX emprunte *νάφθα* à l'araméen *nap̄tā* «pétrole, naphte», et que, d'autre part, le néo-grec emprunte *νέφτι* au persan *neft*, lui-même emprunté à l'araméen (mon article 158 *noms communs d'origine iranienne, d'Eschyle au grec moderne, Byzantinoslavica* 30 (1969) 18—41; H. Zimmern, *Akkadische Fremdwörter als Beweis für babylonischen Kultureinfluss*², Leipzig 1917, 60).] L'étymologie *αἰετός* < sémitique *'ayit* est évidemment préférable à l'étymologie *aĩφετός* < **aĩφετός* < indo-européen **awi* (cf. latin *avis*) + *ετός*.

Ἀκταῖος] *Ἀκταίη* (Hésiode, *Théogonie*, 249), mycénien *a-ka-ta-yo* = *Ἀκταῖος* (A. Morpurgo, *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*, Roma 1963, 8) < ugaritique *Aqht*, héros de l'épopée qui porte son nom (Astour 165).

³⁾ Chantraine ajoute: «Selon Pausanias 9,29,8 serait issu de *αἰ Λίνου* «hélas pour Linos», ce qui est une étymologie populaire.» Or, dans ce passage, Pausanias parle bien de *Λίνος*, mais non d'*αἴλιος*, dont, *a fortiori*, il ne donne pas l'étymologie.

⁴⁾ L'hébreu *'ōy* correspond à akkadien *ai*.

⁵⁾ La glose d'Hésychius, *αἰβετός* *αἰετός*. *Περγαῖοι*, recouvre en effet certainement *aĩφετός*.

ἀμμά] Chantraine (76) écrit: «*Et.*: Terme typique de la *nursery*, cf. lat. *amma*.» En réalité, sumérien *ama* «mère» (F. Delitzsch, *Sumerisches Glossar*, Leipzig 1914, 11) > hittite hiéroglyphique *ama* «mère» (J. Friedrich, *Hethitisches Wörterbuch*, Heidelberg 1952, 264), phénicien 'Ammā «Déesse-Mère» (CIS 177), hébreu 'ammā «Mutterstadt» (Lewy 192), grec ἀμμά. Le fait qu'un mot appartienne au vocabulaire de la *nursery* ne dispense pas, comme semble le croire Chantraine, d'en donner l'étymologie. Chantraine (154) commet d'ailleurs la même erreur à propos de βάβιον⁶), «hyprocoristique pour désigner des bébés en grec tardif», qu'il explique comme «se rapportant finalement à βαβάζω, etc.». En réalité, βάβιον est un mot d'emprunt, comme l'a bien vu le Dimitrakos (Δ. Δημητράκου, *Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης*, II, Athènes 1936, 1301): «*σουριακὴ λέξις σημαίνουσα παῖς*». Damaskios écrit, en effet, dans sa *Vita Isidori* (Photios, *Bibliothèque*, Codex 242; PG 103, 1269 D 6—7): Βάβια δὲ οἱ Σύροι, καὶ μάλιστα οἱ ἐν Δαμασκῶ, τὰ νεογνὰ καλοῦσι παιδία. Le témoignage de Damaskios, qui était à la tête de l'Académie, à Athènes, au moment de sa fermeture (529), est d'autant plus important que, comme son nom l'indique, il était lui-même de Damas. Les mots de la *nursery* sont souvent des mots d'emprunt: grec moderne μπαμπάς «papa» < turc *baba* (N. P. Andriotis, *Dictionnaire étymologique du grec moderne*, Athènes 1951, 151) < persan *bābā* (F. Steingass, *Persian-English Dictionary*³, London 1947, 135, 2); παντά «nounou» < turc *dada* (Andriotis 163) < persan *dādā* (Steingass 494, 2).

Ἀμόκλαι] Chantraine (79) n'en donne pas d'étymologie. Il y en a pourtant une qui est imposée par l'épigraphie, car sur une bilingue qui se trouvait dans le temple d'Apollon à Idalion (Chypre), et qui a été écrite au plus tard en 388 avant J.-C., on lit: chypriote *to-a-po-lo-ni to-a-mu-ko-lo-i* (τῶ Ἀπόλλωνι τῶ Ἀμόκλοι) = phénicien *lršp mkl* — (O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris 1961, p. 246). «La dédicace phénicienne est adressée à *lršp mkl*, c'est-à-dire Reshef Mikal . . . La forme Ἀμυκλος . . . n'est pas connue en graphie alphabétique» (*ibidem*, 247—248). Sur une inscription du même temple datée de 264 avant J.-C., on lit: Ἀπόλλωνι Ἀμυκλαίω (*ibidem*, 235, note 2). Ce qui montre bien qu'Ἀμυκλος < *mkl*, et non le contraire, c'est que, d'après une inscription égyptienne découverte en 1927 en Palestine, le dieu *mkl* figurait déjà au XV^e siècle avant J.-C. dans le panthéon cananéen: c'est à lui qu'est dédié le temple

⁶) Corriger chez Chantraine βάβιον en βάβιον.

de Beisān (cf. A. Rowe, *The Topography and History of Beth-shan*, Philadelphia 1930, 14—15). [Il y avait à Alexandrie un temple de Mikal⁷) que le patriarche Alexandros (312—328) fit transformer en église de l'ange Michel. C'est ce que nous apprend un texte arabe, la *Contextio Gemmarum* de Sa'īd ibn al Biṭriq (Evtychios), patriarche de 933 à 940 (traduction latine d'E. Pococke, Oxford 1658, 435 = PG 111,1005).] Comme l'avait très bien vu P. Foucart dès 1883, «Apollon était l'équivalent de Resef et l'épithète Ἀμυκλαῖος était le nom de Mikal, grécisé.» (BCH 7 [1883] 513.) Rowe (*The Four Canaanite Temples of Beth-shan*, Philadelphia 1940, 23) remarque: «Resheph . . . was doubtless but another form of the older local deity Mokal.» Dès 1875, W. Deecke et J. Siegismund (*Die wichtigsten kyprischen Inschriften*, apud G. Curtius, *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik*, 7, Leipzig 1875, 238) écrivaient très justement: «vielleicht hat die Stadt Ἀμύκλαι ihren Namen erst von einem Ἀπόλλων Ἀμυκλος empfangen.» En d'autres termes, Ἀμύκλαι < sémitique *mkl*. Ἀμύκλαι était d'ailleurs célèbre par la teinture en pourpre, une technique tyrienne (chez Homère, la pourpre se dit φοῖνιξ):

*Confer Amyclaeis medicatum vellus aenis
Murice cum Tyrio; turpius illud erit.*

(Ovide, *Remedia amoris*, 707—708).

Pour la prothèse de l'a dans certains mots d'emprunt, voir dans le présent article Ἀταβύριον et ἀχανή. Le nom de la ville béotienne de Μυκαλησσός/Μυκαληττός a la même étymologie (< *mkl*), mais sans prothèse.

ἀνόπαια] Chantraine (91) écrit: «Contre une hypothèse sémitique inutile, E. Masson, *Emprunts sémit.* 99sq.» Or E. Masson (*Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, Paris 1967) méconnaît la pensée d'Aristarque, et le vilipende en lui faisant endosser une ou deux étymologies populaires: «En premier lieu, *anopaiia* serait le nom d'un oiseau: εἶδος ὄρνιθος, ἢ ἀπὸ τοῦ ἄνω πέτεσθαι, ἢ ἀπὸ τοῦ ἄνω ἔχειν τοὺς ὄπας. Ainsi Aristarque considère qu'il s'agit d'un oiseau semblable à l'aigle» (99). En réalité, rien ne permet d'attribuer à Aristarque la scholie citée par E. Masson. Il eût fallu citer: καὶ Ἀρίσταρχος δὲ φησὶ ὄνομα ὄρνέου ἢ ἀνόπαια, ὡς «φήγη εἰδομένη» (*Scholīa Graeca*, ed. W. Dindorf, I, Oxford 1855, 56, 8—9 =

⁷) «Porro fuit Alexandriae templum magnum quod exstruxit Cleopatra regina nomini Saturni dedicatum, in quo idolum aereum magnum erat quod Michael appellatus est.»

20—21) et ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀνόπαια προπαροξυτόνως ἀναγινώσκει ὄνομα ὄρνιθος λέγων (*ibidem* 12—13). Aristarque explique Homère par Homère lui-même, en rapprochant: γλαυκῶπις Ἀθήνη, ὄρνις δ' ὧς ἀνοπαῖα (α 319—320) de: γλαυκῶπις Ἀθήνη, φήγη εἰδομένη (γ 371—372). Non seulement le grand Aristarque ne s'est pas rendu coupable d'étymologies populaires, mais encore il faut souligner qu'une étymologie sémitique de Bochart (*Hierozoicon*, II, 337, 66—67), dont Aristarque n'avait naturellement aucune idée, vient renforcer son interprétation: cf. hébreu *anāpā* «un oiseau» (Meissner-von Soden 54). On rejettera donc catégoriquement le jugement téméraire d'E. Masson (100): «Il est certain qu'un tel rapprochement, qui se fonde uniquement sur des données incertaines et vagues, doit être écarté.»

ἀξίνη] Chantraine (94) écrit: «*Et.*: on rapproche lat. *ascia* (?) et des mots germaniques comme got. *aqizi* qui traduit ἀξίνη. La métathèse des consonnes qu'il faut supposer n'est pas invraisemblable dans un terme technique de ce genre. La dérivation en *-*inā* est elle-même peu usuelle.» En réalité, ἀξίνη < akkadien *ḥaššinu* (Meissner-von Soden 332). Du point de vue phonétique, cf. akkadien *gašsu* donnant γύψος.

Ἀπόλλων] Chantraine (98) ne mentionne pas l'étymologie de Lewy (*Wochenschrift für klassische Philologie* 10 [1893] 860⁸⁾): akkadien *aplu* «fils» > thessalien Ἄπλον, étrusque *Aplu*; formes anaptyctiques⁹⁾: attique Ἀπόλλων, dorien Ἀπέλλων, étrusque *Apulu*. Or, cette étymologie est définitive, car — ce que ne pouvait savoir Lewy en 1893 — *Aplu* fait fonction d'élément divin dans plusieurs noms théophores assyriens: *Aplu-ḥu-ut-ni* «Aplu is my protection», *Aplu-iddin* «Aplu has given», *Aplu-mu-ták-kil* «Aplu strengthens» (K. Tallqvist, *Assyrian Personal Names*, Helsingfors 1914, 24).

ἀράχνη] Chantraine (102—103) ne mentionne pas l'étymologie de Bochart, qui (*Hierozoicon*, I, 70, 24) rapproche ἀράχνη d'hébreu *'ārag* «filer».

ἀργεμώνα] Le Liddell-Scott⁹⁾ traduit ἀργεμώνα par *wind-rose*. Or *wind-rose* est le synonyme de *purple horned poppy* (*Century Diction-*

⁸⁾ Il est vrai que, dans le Pauly-Wissowa (II, Stuttgart 1896, 3), Wernicke l'affecte d'un point d'exclamation, l'équivalent typographique du haussement d'épaules. Et pourtant, *a priori*, cette hypothèse n'était pas absurde, puisqu'il y a des analogies dans d'autres religions. C'est ainsi qu'on lit chez Matthieu (28, 19): *εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος*.

⁹⁾ Cf. M. Grammont, *Phonétique du grec ancien*, Lyon 1948, 257—269.

ary, VI, London 1899, 5211, *s.v. Roemeria*). Dans ces conditions, ce n'est pas sans surprise qu'on lit chez Hj. Frisk (*Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, I, Heidelberg 1960, 131): «Die Erklärung aus hebr. 'argāmān 'roter Purpur' (Lagarde, Gött. Abh. 35 [1889], 205 . . .) ist allerdings semantisch wenig befriedigend.» Avec Zimmern (37), on tirera l'hébreu et le grec de l'akkadien *argamannu* «pourpre» (Meissner-von Soden 67).

ἀρτάβη] Chez Chantraine (116), dans la référence à Sethe (*GGN* 1915, 112—118), corriger 1915 en 1916. L'état de la question est présenté par Chantraine d'une façon inexacte: «Evidemment emprunt oriental, que l'on suppose pris à l'égyptien, cf. Hultsch, *RE* s.u.» Hultsch n'écrit rien de semblable¹⁰. Il eût fallu poser: ἀρτάβη < araméen *ardab* (Meissner-von Soden 66). D'autre part, c'est entre 525 avant J.-C., date de la conquête de l'Egypte par les Perses, et 485, date de la mort de Darius I^{er}, qu'égyptien *srṯb* a dû être emprunté à l'araméen, l'une des deux langues officielles des Achéménides. Cf. Clermont-Ganneau, *Origine perse des monuments araméens d'Egypte*, *Revue Archéologique* 36 (1878) 93—107 et 37 (1879) 21—39; E. Benveniste, *Eléments perses en araméen d'Egypte*, *Journal Asiatique* 242 (1954) 297—310.

ἀσάμυθος) Voir IV.

Ἀσίη] Hésiodique Ἀσίη (*Théogonie* 359), mycénien *a-si-ya-ti-ya*¹¹) < akkadien *ša šiti*¹²) «qui réveille (le jour)», épithète de *Ša-maš* (Tallqvist, *Akkadische Götterepitheta*, Helsingfors 1938, 456). Cf. hésiodique Ἐρεβος¹³) (*Théogonie* 123, etc.) / Ἐδρώπη¹⁴) (*Théogonie* 357) < akkadien *erēbu* «se coucher (en parlant du soleil)» (Meissner-von Soden 234). Du point de vue sémantique, on rapprochera Ἐρεβος d' Ἀχέρον, traité plus bas.

ἄστῆρ] Chantraine (129) écrit: «que le mot soit emprunté au suméro-babylonien (*Ištar*, Vénus) . . . est invraisemblable.» L'étymologie rejetée par Chantraine est de Zimmern (68). Elle est reprise par G. Ipsen (*Sumerisch-akkadische Lehnwörter im Indogermanischen*, *IF* 41 [1923] 179—180). Sur *Iš-tar*, voir Tallqvist, *Akkadische Götter-*

¹⁰) «Als ägyptisches Maß wird die Artabe zuerst in einem kurzen Traktate *περὶ μέτρων* erwähnt, dessen Verfasser im 1. Jhdt. n. Chr. oder nicht viel später gelebt . . . hat» (*RE* II, 1896, 1301).

¹¹) Morpurgo 38.

¹²) Le fait que le *š* initial de l'akkadien n'ait pas laissé de traces en grec s'explique par la psilose ionienne (cf. Grammont 41).

¹³) «skr. *rajaḥ*» (Chantraine in Bailly¹⁶).

¹⁴) «εὐ. ἄψ» (Chantraine *ibidem*).

epitheta, 330—338. L'étymologie babylonienne d'*ἀστὴρ* cesse de paraître *invraisemblable* si l'on tient le moindre compte de l'histoire de l'astronomie, que les Grecs ont empruntée aux Babyloniens. Hérodote (2, 109, 3) a écrit sur ce point une phrase classique: *πόλον μὲν γὰρ καὶ γνώμονα καὶ τὰ δώδεκα μέρη τῆς ἡμέρας παρὰ Βαβυλωνίων ἔμαθον οἱ Ἕλληνες*¹⁵). Il est bien établi que le zodiaque grec est d'origine babylonienne, d'autant plus que cinq des noms grecs des signes du zodiaque sont des traductions de l'akkadien: *Δίδυμοι, Λέων, Ζυγόν, Σκορπίος, Αἰγόκερως* (A. Florisoone, *Les Origines Chaldéennes du Zodiaque, Ciel et Terre* 66 [1950] 256—268)¹⁶). «Die grobe Vorherbestimmung einer Sonnenfinsternis, die Kenntnis des Äquators und der Sonnen- und Planetenbahn, die Zahl der Planeten, Namen und Einteilung der meisten Sternbilder des Tierkreises und wohl auch eines Teiles der nördlichen und südlichen¹⁷), die Zerlegung des Tages in 12 Stunden und so manches andere haben Thales uns seine Nachfolger aus dem Osten, in letzter Linie oder direkt von den Babyloniern, empfangen.» (C. Bezold-F. Boll, *Stern Glaube und Sterndeutung, die Geschichte und das Wesen der Astrologie*⁴, Leipzig 1931, 17). «Also of ultimate Babylonian origin is the sexagesimal division of time and angles as well as the place-value notation for numbers, combined with a symbol for zero, which is in common use in the astronomical cuneiform texts, whence it spread to Greek and Hindu astronomy. It is interesting to see that so competent and authoritative a work as Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (2nd ed., Munich 1897, in Handb. d. klass. Altertumswiss.) contains the statement (p. 624) that the zero symbol reached Byzantium only about A. D. 1300 from India; one need only open the *Almagest* or any other Greek astronomical treatise to find countless examples of zero from the earliest to the latest periods.» (O. Neugebauer, *The Transmission of Planetary Theories in Ancient and Medieval Astronomy*, New York [1956], p. 27, note 6.)

Ἀταβύριον] Chantraine (131) mentionne *Ἀταβύριον*, nom du plus haut sommet de Rhodos, sans en proposer d'étymologie. Or la question a été résolue de façon exemplaire par Bochart, qui (*Chanaan*,

¹⁵) Commentaire chez F. X. Kugler, *Die babylonische Mondrechnung*, Freiburg i. Br. 1900, 86—87.

¹⁶) *Ciel et Terre* est le bulletin de la Société Belge d'Astronomie, de Météorologie et de Physique du Globe (Bruxelles). Voir également A. Jeremias, *Das Alter der babylonischen Astronomie*, Leipzig 1909, 49; Zimmern, 62.

¹⁷) [Cf. Zimmern, 63.]

Caen 1646, 397—398) rapproche *Ἀταβόριον*/*Ταβόριον* d'hébreu *tābōr*¹⁸). *Ταβόριον* se trouve chez Appien (ed. P. Viereck-A. G. Roos, I, Leipzig 1939, p. 441, lignes 6, 10, 15)¹⁹). Pour la prothèse de l'*a* dans certains mots d'emprunt, voir dans le présent article *Ἀμύκλαι* et *ἄχανή*.

Ἀχέρων] Chantraine (150) ne cite que pour les écarter des rapprochements avec le balto-slave. Il eût été préférable de rapprocher l'homérique *Ἀχέρων* d'hébreu *'ahārōn* «l'Ouest» (W. Muss-Arnolt, *On Semitic Words in Greek and Latin*, *TAPhA* 23 (1892) 56)²⁰). Cf. *Ἐρεβος*.

ἄχλός] Chantraine (151) n'est pas satisfait des étymologies habituelles. En réalité, hésiodique *ἄχλός* < akkadien *eklu* «obscur» (Meissner-von Soden 195). Le rapprochement est de M. L. Mayer (désormais M. L. Modena Mayer), qui, d'ailleurs, fait intervenir inutilement le «sostrato mediterraneo» (*Note Etimologiche IV*, *Acme* 20 (1967) 289).

βάβιον] Voir *ἀμμά*.

βαίτυλος] Voir IV.

Βασσάραι] Pour expliquer le titre de la pièce perdue d'Eschyle, Chantraine (168) a recours à une glose d'Hésychius (*βάσσαρος· ἀλώπηξ παρὰ Κυρηναίους*). Mais il ne lui fait pas une entière confiance: «L'origine lybienne indiquée par Hésychius n'est guère probable», écrit-il. L'étymologie d'Astour (189), akkadien *bašāru* «déchirer» (Meissner-von Soden, 110) est évidemment meilleure, car les Bacchantes (*Βασσάραι*) déchirent Orphée. Astour rapproche à juste titre l'étymologie de *Βασσάραι* de celle de *σάτυρος*, akkadien *šatāru* «ravager, dévaster» (190).

βέρεδος] *βέρεδος* «cheval de poste» (Ducange, *Glossarium ad Scriptores Mediae et Infimae Graecitatis*, Lyon 1688, 190—191) < latin *veredus* cf. persan *barīd* (Steingass 182, 1) < akkadien *purīdu* «estafette» (Bezold, *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, Heidelberg 1926, 226a). On trouve vers 100 après J.-C. le composé *βερεδάριος*

¹⁸) Plutôt que de donner une traduction, je renvoie à: D. Winton Thomas, *Mount Tabor: the Meaning of the Name (Vetus Testamentum* 1 [1951] 229—230).

¹⁹) La leçon des manuscrits, *Ταβυρίον*, a été corrigée en *Ἀταβυρίον* dans les éditions modernes. Bochart a bénéficié d'un texte qui n'avait pas encore été «amélioré» par la critique verbale, indispensable, mais non pas infaillible.

²⁰) Dans *L'art religieux du XIII^e siècle en France* (I, Paris 1968, 36), E. Mâle (1862—1954) remarque: «la façade de l'Occident est presque toujours réservée à la représentation du Jugement dernier . . . l'Occident était pour eux la région de la mort.»

chez Secundus d'Athènes (*Sententiae* 18; ed. F. W. A. Mullach, *FPG*, I, Paris 1860, 515). Le suffixe -άριος = latin -arius.

Βορέας] Chantraine (185) écrit: «*Et.*: Inconnue.» En réalité, hésiodique²¹) *Βορέας* < akkadien *Bu-ri-ya-ás* (Tallqvist, *Akkadische Götterepitheta* 10). J'ignore qui a proposé cette étymologie. En 1933, König la trouve «prématurée» (*apud* E. Ebeling-B. Meissner, *Reallexikon der Assyriologie*, II, Berlin 1933, 80); en 1938, L. Delaporte l'adopte (*Le Proche-Orient Asiatique*³, Paris 1948, 153).

βοῦς] Voir *βόβλος*.

βόβλος] Chantraine (201) écrit: «Discussion complète chez E. Masson, *Emprunts sémitiques*, 101—107.» La discussion en question est stérile: «En conclusion, nous pouvons dire qu'il n'existe à présent aucun argument sérieux indiquant une origine précise du mot *βόβλος*» (106). Mais E. Masson a tort sur deux points essentiels.

A. «L'adjectif *βίβλιος*, qui se trouve chez Hésiode, *Τραναυα* 589, dans l'expression *βίβλιος οἶνος*, ne peut pas entrer en ligne de compte.» (101, note 2). On comprend d'autant moins cette affirmation que, chez Hésiode, *βόβλιος* est la leçon d'une partie de la tradition directe (les manuscrits G H I K M d'A. Rzach) et indirecte: Proklos (*floruit* 485) dans ses scholies (ed. Th. Gaisford, Leipzig 1823, 342, 1) et Evstathios dans son commentaire à *Iliade* Λ 639 (III, Leipzig 1829, 67, 36). En outre, on sait que la phonétique byzantine confond *v* et *ι*! Le choix des éditeurs modernes d'Hésiode, qui écrivent *βίβλιος*, est mauvais, et E. Masson a une position indéfendable en se refusant à rapprocher le *βόβλιος* d'Homère (*Odyssée* φ 391) du *βόβλιος* d'Hésiode (*Τραναυα* 589): *ἄπλον . . . βόβλιον* signifie «cable de Byblos» comme *βόβλιος οἶνος* signifie «vin de Byblos»²²).

B. E. Masson soulève une difficulté d'ordre phonétique: comment pourrait-on poser *Βόβλος* < akkadien *Gublu*²³)? En effet, indo-européen *g* donne normalement *γ* (Grammont 177). Certes, indo-européen *g^w* donne normalement *β* (Grammont 182), mais *g^w* n'est pas *g*. En revanche, ce n'est aucunement attenter à la constance des lois phonétiques que de supposer que tous les mots grecs n'ont pas suivi le même chemin. Si avec Ipsen²⁴), on pose *βοῦς* < sumérien

²¹) Chantraine omet de dire que le mot se trouve chez Hésiode, alors qu'Hésiode est vraisemblablement plus ancien qu'Homère.

²²) Sur le vin de Byblos, Arcestratos, le poète gastronome des environs de 330 avant J.-C., cité par Athénée (I, 29 B), écrit: *Τὸν τ' ἀπὸ Φοινίκης ἰεράς τὸν Βύβλιον αἰνῶ.*

²³) G. J. Thierry, *Vetus Testamentum* I (1951) 130.

²⁴) *IF* 41 (1923) 175—177.

gu(d), on a la même évolution que dans *Bóβλος* < *Gublu*. Il s'agit là d'une particularité de la phonétique béotienne (cf. béotien *βανά* = attique *γνή*). Sur les éléments orientaux empruntés par les Béotiens, on se reportera à mon article *La colonie babylonienne de la Kadmée*.

Γάδειρα «Cádiz»] On lit chez Hérodote (4, 8, 2) *Γαδείροισι* (*Γαδείροισι* A B: *Γηδείροισι* D). Pline (*Histoire Naturelle*, IV, 22 = 36) écrit: «nostri Tarteson appellat, Poeni Gadir, ita Punica lingua saepem significante.» Une fois de plus, c'est la tradition indirecte qui a conservé la bonne leçon, *Gadir*²⁵). La glose punique de Pline est parfaitement exacte, puisqu'on lit dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (I, 1960, 252): phénicien *gādir* = hébreu *gāder* «mur».

γανλός/γαῦλος] Frisk (292) écrit: «Der von Lewy, Fremdw. 151 und 210 aus dem Phönikischen herangezogene Inselname *Gawl* bietet aber dafür einen sehr schwachen Anhalt, und sonst bleibt zum Vergleich nur hebr. *gullā* 'Ölkrug' übrig.» Mais Frisk ne voit pas que le même mot désignant en grec un cargo phénicien (*γαῦλος*) et l'île phénicienne de Gozo près de Malte (*Γαῦλος*), il en était évidemment de même en phénicien. Le nom phénicien de Gozo étant *Gawl* (CIS 132), le nom phénicien du cargo doit donc être également *gawl*. E. Masson (42) a donc tort d'écrire: «étant donné notre connaissance lacunaire du phénicien, nous ignorons le nom du navire en question.» La position de Chantraine (212) manque de netteté.

καννάκης/γαννάκης] La traduction de Chantraine (212), «Nom d'une espèce de manteau épais, de pelisse d'origine perse», est peu exacte. On se reportera à Hésychius: *καννάκαι στρώματα ἢ ἐπιβόλαια ἐτερομαλλῆ* «couvertures ou vêtements de haute laine». On admirera la remarque de Bochart: «Vocem esse Persicam docent haec Aristophanis in Vespis [1137]: οἱ μὲν καλοῦσι Περσίδ', οἱ δὲ καννάκην. Eodem recidit quod Pollux [VII, 60] Babylonicam esse dicit: *Βαβυλωνίων δ' ἐστὶν ὁ καννάκης*» (*Chanaan*, 748). Quant à Chantraine, il écrit: «*Et.*: Emprunt certain. Le mot doit être pris à un iranien **gaunaka* «poilu» cf. av. *gaona-* «chevelure, couleur de cheveux». L'akkad. *gunakku* «espèce de manteau» est un emprunt parallèle.» L'araméen étant l'une des deux langues officielles de l'empire des Achéménides, il est tout à fait inutile de restituer un hypothétique iranien **gaunaka* quand on dispose d'une forme araméenne, *gōnakkā* (Meissner-von Soden 298). L'araméen *gōnakkā* < babylonien tardif *gunnaku* «ein Pelzrock?», car autrement la forme araméenne attendue eût été **gōnēkā* (F. Rundgren, *Über*

²⁵) *Gadir* Solinus (ed. Th. Mommsen, Berlin 1895, p. 105, 6) Avienus (*Ora Maritima* 269; *Orbis Terrae* 615): *Cadir* codex A de Pline.

einige iranische Lehnwörter im Lateinischen und Griechischen, Orientalia Suecana 6 (1957) [1958] 61, note 2). On posera donc: babylonien tardif *gunnaku* > araméen *gōnakkā* > γαννάκης. Grec byzantin et moderne γούνα «fourrure» (Ducange 260—261; *Appendix* 51; E. Missir, *Dictionnaire Français-Roméique*², Paris 1952, 386).

γούσαπος] Chantraine (213) écrit: «Hypothèse très improbable d'un emprunt à l'akkadien *guzirru*, *kuzirru* [Meissner-von Soden 519]: H. Lewy, *KZ* 58, 1931 [lire 1930], 26sqq.» En réalité, l'étymologie akkadienne de γούσαπος est garantie par l'étymologie babylonienne de son synonyme γαννάκης.

Γελλώ] A la suite de H. Herter (*Böse Dämonen im frühgriechischen Volksglauben, Rheinisches Jahrbuch für Volkskunde* I (1950) 119), Chantraine (215) écrit: «Pourrait être associé à γελεῖν» (il s'agit de la glose d'Hésychius γελεῖν· λάμπειν, ἀνθεῖν). L'étymologie de Herter est faible du point de vue sémantique, car «la brillante» n'est pas «l'ogresse». Chantraine ne mentionne pas deux autres étymologies. L'une est celle de G. Neumann, qui (*Untersuchungen zum Weiterleben hethitischen und luwischen Sprachgutes in hellenistischer und römischer Zeit*, Wiesbaden 1961, 62) tire Γέλλω de luwite *kallar* «nefas». L'autre est celle de C. Frank (*Zu babylonischen Beschwörungstexten, Zeitschrift für Assyriologie* 24 (1910) 161—165), qui tire Γελλώ du suméro-akkadien *gallū* «mauvais démon» (Delitzsch 80; Meissner-von Soden 275). Cette étymologie est encore meilleure que ne le pensait Frank, puisque nous avons affaire à un nom propre, celui d'un Satan akkadien²⁶): *Gallū* (Tallqvist, *Akkadische Götterepitheta* 310). De Γελλώ < *Gallū*, on rapprochera Λάμια, que je tire de *La-maš-tu*, nom de la démonsse du frisson de fièvre (Tallqvist, *l. c.*, 346).

γούψ] Chantraine (239) omet de dire que le mot se trouvait chez Hésiode: «61 (85) Schol. Medic. Aeschyl. Prom. 830 [lire 803] *πρώτος Ησίοδος ἐτεραπεύσατο τοὺς γούψας*» (Hésiode, ed. Rzach, Leipzig 1902, 147). Le griffon étant un thème fréquent dans l'archéologie mycénienne (A. Evans, *Palace of Minos*, Index, London 1936, 64—65) et babylonienne (Pauly-Wissowa-Kroll, 7/2, Stuttgart 1912, 1909—1911), il est satisfaisant de rapprocher γούψ d'hébreu *kerūb* «chérubin»²⁷ et d'akkadien *kāribu* «ein Genius» (Meissner-von Soden 449). La forme *karūbu* citée par Chantraine ne signifie pas, comme il l'écrit, «griffon, chérubin», mais «ehrfurchtsvoll gegrüsst» (Meiss-

²⁶) Zimmern (69) écrit: «akk. *gallū* Name eines (bösen) Dämons».

²⁷) Delitzsch, *Wo lag das Paradies?*, Leipzig 1881, 151; Lewy 12.

ner-von Soden 453). La conclusion de Chantraine est sans rapport avec ses prémisses: «*Et.*: Dans ces conditions, il suffit de chercher l'étymologie de γρσπός. On rapproche anglo-saxon *crumb*, v.h.a. *krump* «courbé», etc.»

γύφος] Chantraine (244) écrit: «On a songé à un emprunt sémitique, Muss-Arnolt, *Trans. Am. Phil. Ass.* 23, 1892, 70 (?).» Sur ce point, la belle étude de Muss-Arnolt est périmée. Il eût fallu renvoyer à Zimmern, qui (31—32) cite: akkadien *gaššu* (Meissner-von Soden 282), araméen *gaššā* «gypse» et pose akkadien *gaššu* > γύφος. Du point de vue phonétique, cf. akkadien *ḫaššinu* donnant ἀξίνη.

mycénien *da-mo-ko-ro*²⁸) Chantraine (274) le rattache à δῆμος, mais E. R. Lacheman (*apud* Astour 338) a raison d'y voir une transcription d'akkadien *tamkaru* «agent commercial».

ἔλεφας] E. Masson consacre les pages 80—83 de ses *Recherches* à l'étymologie d'ἔλεφας, «en attendant de nouveaux éléments qui apporteraient une solution définitive à ce vieux problème» (83). En réalité, Bochart a résolu depuis longtemps «ce vieux problème»: «Ad *phil* plerique revocant, tanquam inversa voce. Sed malim ad *alaphim*, quo boves significantur . . . Ipsos denique elephantas, cum in Lucaniam primum egit Pyrrhus Romani . . . *Lucas boves* vocitarunt» (*Hierozoicon*, I, 250, 56—59 et 250, 74—251, 3). A. H. Sayce écrit de même: «*Ἐλέφας* is the Assyrian *alaph* or *alab*, “an elephant”, probably from *alapu* (Heb. *eleph*), “an ox.” Comp. *bos Luca* in Latin» (*The Ancient Empires of the East. Herodotos I.—III.*, London 1883, 279, note 5). L'homérique ἔλεφας, mycénien *e-re-pa* «ivoire» (Morpurgo 95) est un emprunt évident au sémitique, représenté par hébreu 'elef²⁹) «bœuf». Or E. Masson (82) écrit exactement le contraire: «Nous ne voyons donc pas comment le mot ἔλεφας, qui est entré en grec avec le sens d'«ivoire», pourrait avoir comme origine un nom sémitique du sens du bœuf.» Elle ajoute en note: «Le cas du latin *Luca bos* pour l'éléphant ne peut pas servir ici comme élément de comparaison.»

Ἐρεβος] Voir Ἀστή.

Ἐθρώπη] Voir Ἀστή.

Κάβειροι] Frisk (750) ne mentionne pas l'étymologie sémitique de Bochart, qui (*Chanaan*, 828 D) rapproche Κάβειροι (*μεγάλοι θεοί*)

²⁸) Morpurgo 55.

²⁹) J. Aistleitner, *Wörterbuch der Ugaritischen Sprache*, Berlin 1963, p. 22, N° 241.

d'hébreu *kabbîrîm* «les grands» (Lewy 212). Cette étymologie est d'autant plus évidente que Bochart (*l.c.*) tire *κόης*, nom du prêtre des Kabires, d'hébreu *kōhēn* «prêtre» (Lewy 258). On lit en effet chez Hésychius: *κοίης· ιερὸς Καβείρων, ὁ καθαίρων φονέα. οἱ δὲ κόης.*

Κάδμος] Frisk (751) écrit: «*Κάδμος* Heroenname s. *κέκασμαι.*» Voilà, sous la plume d'un savant moderne, quelque chose qui ressemble fort à une étymologie populaire.

κακκάβη] E. Masson (83—85) considère que *κακκάβη* «marmite» est un homonyme de *κακκάβη* «perdrix» alors qu'il s'agit du même mot: on passe d'un sens à l'autre en comparant un récipient ventru à la perdrix, qui, aux yeux des Grecs, est un oiseau dodu. Cf. grec moderne *εἶμαι περδίκι, ἔγινα περδίκι* «*εἶμαι ἢ ἔγινα ὄγιής, σφριγηλός*» (Dimitrakos, VII, Athènes 1949, 5656). Pour en revenir au sens premier de *κακκάβη*, «perdrix», on se reportera à Neumann, qui (61) rapproche *κακκάβη* de hittite *kakkapa-* «perdrix» et akkadien *kakkabānu* «perdrix».

κόης] Voir *Κάβειροι*.

Λάμια] Voir *Γελλώ*.

Μυκαλησσός] Voir *Ἀμόκλαι*.

σάτυρος] Voir *Βασσάροι*.

σήσαμον] A rapprocher d'ugaritique *ššmn* plutôt que d'akkadien *šamaššamu(m)*. E. Masson, qui (57) cite les deux formes, se prononce en faveur de l'étymologie akkadienne, alors que M. L. Mayer écrit très justement: «*essa [= la parola] è molto probabilmente passata al miceneo dall' ugaritico.*» (*Gli imprestiti semitici in greco, Istituto Lombardo. Rendiconti, Classe di Lettere* 94 (1960) 316).

II. Emprunts Egyptiens Méconnus

Αἰγύπτιος] Homérique *Αἰγύπτιος*, mycénien *a₃-ku-pi-ti-yo* (Morpurgo 50) < égyptien *h.t-k3-ptḥ*, nom de Memphis sous le Nouvel Empire (Astour 81; A. Erman-H. Grapow, *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache*, VI, Berlin 1957, 103). Arabe moderne *kibt* «copte».

ἄμ(μ)ι] *ἄμ(μ)ι* «*ajowan, carum copticum*, plante de la famille des ombellifères»³⁰ < égyptien (*m³*) (Erman-Grapow, I, 185, 5).

ἄνηθον] Chantraine (87) ne rapproche pas *ἄνηθον/ἄνηθον* «faux-anis» d'*ἄνησον* «anis» (Hérodote IV 71, 1). Il écrit: «*Et.*: Inconnue. Mot d'emprunt probable. Il y a d'autres noms de plantes en *-θον* ou

³⁰) Eudēmos cité par Galien (ed. C. G. Kühn, XIV, Leipzig 1827, 185, 10).

-θος, cf. Chantraine, *Formation* 368.» En réalité, < égyptien *ins.t* (Erman-Grapow, I, 100, 1).

ἄρον] «Pas d'étymologie» (Chantraine 112). En réalité, ἄρον «arum» < égyptien (*r* «jonc» (Erman-Grapow, I, 208, 1, 4—6). «Est inter genera et quod in Aegypto aron vocant» (Pline, *Histoire Naturelle*, XIX, 5, 30, 96).

ἄχάνη] A quoi bon citer, comme le fait Chantraine (149), Héychius là où il dépend d'Aristophane et de Pollux citant (10, 165) l'*Ὀρχομενίων Πολιτεία* d'Aristote? Chantraine écrit: «Et.: Noter l'*ā*. Emprunt possible.» En fait, ἄχάνη < égyptien *hn* «coffre» (Erman-Grapow II, 491—492). Du sens de «coffre», on est passé à celui de «mesure de volume», valant 45 médimnes à Orchomène (cf. français *tonneau* = espace de 40 pieds cubes dans la marine ancienne). Le fait que le mot soit à la fois perse (d'après l'usage qu'en fait Aristophane) et béotien (Orchomène et Plutarque, *Aratos* 6, 3) implique qu'entre l'égyptien et le grec il y a un intermédiaire akkadien. Je pose: égyptien *hn* > akkadien *hanū* > ἄχάνη³¹). Certes, le Meissner-von Soden (321) écrit *hanūnu*, et non *hanū*. De toute façon, il s'agit d'un ἄπαξ, que présente une lettre en akkadien écrite par le pharaon Amenophis IV (1372—1354 avant J.-C.). Le Meissner-von Soden dépend ici de W. F. Albright (*apud* Th. O. Lambdin, *Egyptian Words in Tell Amarna Letter N° 14, Orientalia* 22 [1953] 364). Albright présente *hanūnu* comme la transcription de l'égyptien «*hnn*», qu'il a cru lire dans l'Erman-Grapow (II, 491). Or on y lit bien *hn* et *hnw*, mais non **hnn*. Je coupe donc autrement l'expression qu'Albright transcrit *ha-nu-ū-nu ša-ḥu-ū*: je lis *ha-nu-ū nu-ša-ḥu-ū*. Comme on l'a vu plus haut *ha-nu-ū* = égyptien *hn*. Quant à *nu-ša-ḥu-ū*, je propose de l'identifier à akkadien *nusāḥu* «déménagement» (Bezold 201 a). Le sens de l'expression *hanū nusāḥū* doit donc être «coffre de déménagement, malle». Au nombre des cadeaux offerts par Amenophis IV à Burra-buriaš de Babylone, il y avait donc une malle.

βίκος] Faut-il accentuer βίκος avec Chantraine (176), ou βίκος avec l'Antiatticiste (ed. I. Bekker, *Anecdota Graeca*, I, Berlin 1814, 85, 23) et J. E. Powell (*A Lexicon to Herodotus*², Hildesheim 1960, 60)? Corriger la référence à Athénée 11, 784d en 3, 116f. Chantraine renvoie à E. Masson, qui remarque à propos de l'étymologie βίκος < égyptien *b:k.t* (Erman-Grapow I, 424, 11): «Du point de vue

³¹) Pour la prothèse de l'*a* dans certains mots d'emprunt, voir dans le présent article Ἀμύκλαι et Ἀταβύριον.

phonétique et aussi sémantique ce rapprochement pourrait être vraisemblable mais, comme le remarque Nencioni lui-même, *bʰk.t* est un mot de l'Ancien Empire, donc du III^e millénaire» (E. Masson 79—80). Cette objection est sans valeur, étant donné que, sous la graphie *bʰk*, le mot en question (Erman-Grapow I, 424, 11) est attesté, non seulement dans les textes des Pyramides et la littérature médicale, mais encore dans les inscriptions de l'époque gréco-romaine. Le *t* final ne se prononce plus dès la XVIII^e Dynastie (A. Erman, *ZDMG* 46 [1892] 119). D'autre part, le mot *bq* «cruche», attesté en araméen à Eléphantine au V^e siècle avant J.-C., doit être un emprunt de l'araméen à l'égyptien. Contrairement à ce que dit Chantraine, le grec a donc dû emprunter ce mot à l'égyptien plutôt qu'à une langue sémitique.

σινδών] E. Masson (26) rapproche *σινδών* d'akkadien *saddinu*. Elle explique en note: «L'apparition d'une nasale par dissimilation dans *σινδ-*, en face de la géminée du sémitique, est un phénomène connu; pour ce traitement voir O. Szemerényi, *Die Sprache* 11 (1965), p. 5 et Mayer, p. 331.» Cette savante explication est inutile si on rapproche *σινδών* «tissu fin» d'égyptien *šndw.t* «pagne (en tissu fin)» (Erman-Grapow IV, 522, 2—4), mot attesté depuis les textes des Pyramides.

σοῦσον] Chez E. Masson (59, ligne 9), corriger *ššn* en *sšn*. D'ailleurs, *σοῦσον* < iranien *sūsan* «lis» < égyptien *sšn* «fleur de lotus» (Erman-Grapow III 485—486). On lit en effet chez Athénée (XII 513 F): *κληθῆναι δὲ τὰ Σοῦσά φησιν Ἀριστόβουλος καὶ Χάρης διὰ τὴν ὠραιότητα τοῦ τόπου· σοῦσον γὰρ εἶναι τῆ Ἑλλήνων φωνῇ τὸ κρίνον*. L'étymologie populaire iranienne transparaît: *Sūs* «Suse» (Steingass 708, 2) rapproché de *sūsan* «lis» (*ibidem*)³²). Pas plus que *βίκος* ou *σινδών*, *σοῦσον* n'est à sa place dans une liste de mots grecs d'origine sémitique.

III. Autres Emprunts Méconnus

ἀναξυρίδες] Chantraine (85) écrit: «en fait emprunt perse: voir Pisani, *ZDMG* 96, 1942, 82sq.» Ce serait un cercle vicieux que d'expliquer *ἀναξυρίδες* par vieux-perse **anaxšuri-*, alors que cette forme restituée est elle-même tirée par Pisani d'*ἀναξυρίδες*. D'ailleurs, on n'a que faire d'une forme restituée, alors que, il y a un siècle et demi, un anonyme (*Feldgruben des Orients* = *Mines de*

³²) Cf. mon article *Noms communs grecs d'origine égyptienne*, *Glotta* 46 (1968) 245.

l'Orient 6 [Wien 1818] 339) a rapproché *ἀναξυρίδες* «pantalon bouffant» de persan *čahgīr* (même sens) (Steingass 388, 2)³³). Le persan *čahgīr* correspondant normalement à grec **θαξίω*, **ἀνα-θαξίω-ίδες*³⁴) > *ἀναξυρίδες* par haplogogie (**ἀναθα-* > *ἀνα-*) et dissimilation (*-*ξίωι*- > -*ξυρι-*).

βάρβιτος] Chantraine (165) écrit: «*Et.*: Strabon 10, 3, 17 donne le mot pour un emprunt; peut-être phrygien. Pas d'étymologie.» En réalité, on a une étymologie iranienne excellente: cf. persan *barbut* (Steingass 170, 1; A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*², Copenhague 1944, 484).

βάσανος] Chantraine (166) écrit: «*Et.*: Issu de l'égyptien *baḥan* . . . Pour le détail phonétique et l'origine du *σ* voir Sethe . . .» Comme le dit K. Sethe, il est exact qu'en égyptien *ḥ* > *š*. C'est ainsi qu'égyptien *ḥnmš* (Erman-Grapow III, 295, 12) > copte [*šolmes*] (Crum 560a). Mais le mot *βάσανος* se trouve déjà chez Theognis (417) et, au VI^e siècle (Theognis *floruit* 544—541 avant J.-C.), l'évolution *ḥ* > *š* ne s'était pas encore produite. C'est ainsi qu'égyptien *ḥnmš* > *κνήψ/κνώψ/σκήψ/κώνωψ*, comme je le montre dans mes *Noms Communs Grecs d'Origine Égyptienne*. Le mot *κώνωψ* étant attesté dès 458 avant J.-C. chez Eschyle (*Agamemnon* 892), on voit que, au V^e siècle, égyptien *ḥ* > *κ*. Ce n'est qu'entre le V^e et le III^e siècle avant J.-C. que, en égyptien, *ḥ* > *š*. A ce propos, G. Maspero (*Introduction à l'étude de la phonétique égyptienne, Recueil de Travaux Relatifs à la Philologie et à l'Archéologie Égyptiennes et Assyriennes* 37 [1915] 194) remarque: «Manéthon [*floruit* 280 avant J.-C.] n'hésite pas à substituer au *Χεόψ* et au *Χεφορήν* d'Hérodote deux *Σοῦφισ*». On voit donc que, au VI^e siècle, égyptien *bḥn* eût dû donner **βάχανος* ou **βάκανος*, mais non *βάσανος*. Dans ces conditions, il faut en revenir à l'étymologie de Th. Benfey (*Griechisches Wurzellexikon*, II, Berlin 1842, 65) et de F. Bopp (*Glossarium Sanscritum*, Berlin 1847, 216): *βάσανος* < prākṛit *pāsāṇa-* «pierre» (M. Mayrhofer, *Kurzgefaßtes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, II, Heidelberg 1958, 266). Comme *βήρυλλος* (Chantraine 174) et *(σ)μάραγδος*, *βάσανος* est emprunté aux langues de l'Inde.

βατιάκη] Chantraine (169) écrit: «Terme technique sans étymologie.» Après quoi, il signale une excellente étymologie iranienne: cf. persan *badiyah*, qui signifie également «coupe». On lit *βατιάκη* dans une lettre d'Alexandre le Grand aux Satrapes (Athénée XI, 27).

³³) Steingass a donc tort de donner au mot une étymologie turque.

³⁴) *ἀνα-* «de bas en haut» convient bien à un pantalon.

γάγγαμον] Chantraine (205) écrit: «*Et.*: Terme technique, donc d'étymologie incertaine.»³⁵⁾ En réalité, γάγγαμον «petit filet rond» < hittite *gank-* «prendre (transitif), peser» (Friedrich 97). Chantraine n'indique pas qu'on lit chez Neumann (100): «Z. B. ließe sich das bei Oppian und sonst nur selten (bei Aischylos, Strabon, in den Lexika) belegte γάγγαμον 'Fischnetz' als luw. Part. Pass. zu *kank-* 'hängen' = 'das [ins Wasser] Gehängte' auffassen.»

γάλαγγα] Chantraine (207) écrit: «galanga», racine de l'*Alpinia officinarum* (Æt.) [lire (Aët.)]³⁶⁾. *Et.*: Emprunt à l'arabe *khalandjan* qui vient lui-même du chinois, cf. André, *Lexique* s.u. *galenga*.» Ce sont là des erreurs anciennes, comme l'établit B. Laufer dans ses admirables *Sino-Iranica* (Chicago 1919, 545—546): «The word *galangal*, denoting the aromatic rhizome of *Alpinia galanga*, is not of Chinese origin . . . Ibn al-Baitār states expressly that *khūlanjān* comes from India; and, as was recognized long ago, the Arabic word is derived from Sanskrit *kulañja*, which denotes *Alpinia galanga*. The European forms with *ng* (*galangan*, *galgan*, etc.) were suggested by the older Arabic pronunciation *khūlangān*. In Middle Greek we have *κολούζια*³⁷⁾, *χαυλιζέν*³⁸⁾, and *γαλαγγά*; in Russian, *kalgān*. The whole group has nothing to do with Chinese *kao-lian-kian*. Moreover, the latter refers to a different species, *Alpina officinarum*; while *Alpina galanga* does not occur in China, but is a native of Bengal, Assam, Burma, Ceylon, and the Konkan.»

IV. Pseudo-Etymologies «Méditerranéennes»

C'est à l'époque déjà dépassée de la *réaction contre le «mirage oriental»* qu'appartiennent les pseudo-étymologies «méditerranéennes»³⁹⁾, sur lesquelles Chantraine (IX) fait des réserves salutaires: «de nombreux vocables dont nous ignorons l'origine et que l'on désigne souvent par les termes d'égéen ou de «méditerranéen», qui dissimulent pudiquement notre ignorance . . . l'hypothèse de

³⁵⁾ Aux yeux de Chantraine, les termes techniques n'ont pas plus d'étymologie que les onomatopées ou le vocabulaire de la *nursery*.

³⁶⁾ [Ce mot d'emprunt byzantin (Aëtios appartient au VI^e siècle) se trouve également dans une interpolation du *Περὶ ἀπλῶν φαρμάκων* (Dioscoride, ed. M. Wellmann, III, Berlin 1914, p. 212, apparat critique, ligne 4 en partant du bas.)

³⁷⁾ [Ducange, *Glossarium, Appendix*, 106.]

³⁸⁾ [*Ibidem*, 196.]

³⁹⁾ Frisk (367) a ce mot révélateur: «ein Mittelmeerwort ohne Etymologie.»

l'emprunt à une langue inconnue est une solution paresseuse.» Mais on peut aller beaucoup plus loin dans ce sens.

A l'origine de ces pseudo-étymologies «méditerranéennes» se trouve un article d'A. Meillet (*De quelques emprunts probables en grec et en latin*, *MSL* 15 (1908—1909) 161—164). A la première page de cet article, Meillet écrivait: «L'hypothèse renferme nécessairement une part d'arbitraire, puisque de la langue (ou des langues) à laquelle on aurait emprunté on ne sait rien . . . Les découvertes des dernières années ont révélé l'existence dans le bassin méditerranéen, au cours du second millénaire avant l'ère chrétienne, d'une importante civilisation dont le centre le plus brillant était en Crète . . . il n'est pas possible que les Grecs, qui ont conservé de cette ancienne civilisation beaucoup de restes, et notamment des métaux et des plantes, n'en aient pas retenu aussi des mots.»

L'hypothèse de Meillet reposait sur un pari: *les inscriptions crétoises, qui n'étaient pas encore déchiffrées, ne devaient être dans aucune des langues connues*. Soixante ans après, on est bien forcé de reconnaître que le grand Meillet a perdu son pari: nous savons maintenant que le linéaire B transcrit du grec, et le linéaire A du sémitique. Aussi le pavillon «méditerranéen» couvre-t-il la marchandise la plus variée: des emprunts sémitiques comme *ἀσάμινθος* et *μέγαρον*, un emprunt hittite ou égyptien comme *λείριον*, une création du grec comme *βρέτας*, l'aboutissement grec d'un mot indo-européen comme *Φάναξ*. La fidélité des épigones à l'hypothèse périmée de Meillet fait penser à la remarque désabusée de Gordon: «There are veteran Minoan scholars who have not really come to grips with the fact that with the decipherment of Linear A, their field has emerged from prehistory into history» (*Ugarit and Minoan Crete*, New York 1966, 13).

D'autre part, les réserves salutaires de Chantraine, qui ont été citées plus haut, doivent être de fraîche date, car il continue à considérer comme acquis l'un des points de l'hypothèse de Meillet: la finale *-ινθος* serait «méditerranéenne». [Meillet, en effet, écrit à la page 162 de l'article cité, à propos de *ὑάκινθος*, correspondant à latin *uaccinium*: «Cet exemple est l'un des plus saisissants à cause de la finale sûrement étrangère du mot grec.» Il écrit ailleurs: «On peut noter, à titre d'illustration sinon de preuve, que le seul mot grec dont on puisse affirmer le caractère «minoën», le mot *λαβύρινθος*, n'a pas l'aspect d'un mot indo-européen, qu'il ne s'explique pas par l'indo-européen et qu'il présente une finale *-ινθος*, observée dans des noms propres, sans doute préhelléniques» (*Aperçu d'une histoire de la*

*langue grecque*⁷, Paris 1965, 66.)] Par exemple, Chantraine (122) écrit de la façon la plus affirmative à propos d'ἀσάμινθος: «*Et.*: Inconnue. On a évidemment considéré à bon droit le mot comme un emprunt du grec aux langues indigènes (égéennes?) en raison du sens du mot et de la finale -ινθος. On ne peut aller plus loin.» Chantraine a donc ici la même position qu'en 1950, quand il écrivait dans le Bailly¹⁶: «méditerranéen, cf. -ινθος».

Il convient désormais de considérer la finale -ινθος comme . . . grecque! L'étymologie de l'homérique ἀσάμινθος «baignoire» n'est ni mystérieuse ni «méditerranéenne». Il s'agit de «suméro-babylonien *asam*, récipient d'argile pour l'eau»⁴⁰) + finale grecque -ινθος. Cette étymologie est d'autant plus évidente que l'on a trouvé deux baignoires d'argile à Knossos (Evans, I, 580; III, 385). La forme mycénienne «*asamito* = ἀσάμινθος», dont Chantraine fait état sans donner de référence, ne se trouve ni chez Morpurgo (38) ni chez Chadwick-Baumbach (*Glotta* 41 [1963] 177).

ἀναξ] Chantraine (84) écrit: «*Et.*: Inconnue.» et renvoie à Meillet (*Les noms des chefs en grec, Mélanges G. Glotz*, II, Paris 1932, 588). Pour Meillet, «aucune étymologie indo-européenne ne s'offre pour en rendre compte: *Φάναξ* et *βασιλεύς* sont visiblement des emprunts . . . L'emprunt de *Φάναξ* et de *βασιλεύς* traduit linguistiquement le prestige de la civilisation égéenne». En réalité, on a une étymologie indo-européenne excellente: cf. tokharien B *ñakte* «dieu» (A. J. van Windekens, *Lexique étymologique des dialectes tokhariens*, Louvain 1941, 76). Du point de vue sémantique, il suffira de renvoyer à la monographie de B. Hemberg: *ANAE, ANΑΣΣΑ und ANAKEΣ als Götternamen unter besonderer Berücksichtigung der attischen Kulte*, Uppsala 1955. Du point de vue phonétique, on posera: indo-européen **w^onakt-* > *Φάνακτ-*, tokharien B *ñakte*. En grec, il y a épenthèse, la voyelle d'appui devant *ν* étant normalement un *α* (Grammont 265). Le rapprochement entre le tokharien B et le grec est de E. Lidén (1862—1939), et se trouve *apud* Nordling (*Finskt Museum*, 1929, p. 72, note 5 — je n'ai pu m'y reporter).

βαίτυλος] Chantraine (158) écrit: «*Et.*: Inconnue.» en renvoyant à l'article de G. Zuntz, pour qui il s'agirait d' «un terme religieux méditerranéen également accueilli en sémitique sous la forme *bethel*». Mais, d'une part, toute pseudo-étymologie «méditerranéenne» est à rejeter. D'autre part, les difficultés phonétiques soulevées

⁴⁰) Pour reprendre les termes de Chantraine, donnant la bonne étymologie qu'il rejette. On a: sumérien *a-sa-am* (Delitzsch 16) et akkadien *assamu* (Meissner - von Soden 75).

par Zuntz (*Baitylos and Bethel, Classica et Mediaevalia* 8 (1946) 189—190) et Benveniste (*Le sens du mot ΚΟΛΟΣΣΟΣ et les noms grecs de la statue, Revue de Philologie*, 1932, 127) sont insignifiantes. Benveniste écrit: «la correspondance soulève de graves difficultés et n'explique ni -ai-, ni -τ-, ni -v-». Examinons ces trois points.

a) E. Renan écrit: «Les Septante et les écrivains du Nouveau Testament font sans cesse ai = ε.» (*Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris 1849, 24). S'il en est ainsi, c'est que «ai > e dès le V^e siècle avant J.-C.» (A. Mirambel, *Grammaire du grec moderne*, Paris 1939, XIV). Surtout, on lit la graphie Βαιθήλ dans la LXX (par exemple, IV. Reg. 23, 19; *The Old Testament in Greek*, ed. A. E. Brooke - N. McLean - H. StJohn Thackeray, Volume II, Part II, Cambridge 1930, p. 381).

b) Dans les emprunts du grec aux langues sémitiques, il y a parfois flottement entre τ et ϑ: βαιτύλος et Βεθήλη sont dans le même rapport que Ταβύριον⁴¹) et Θαβώρ. Surtout, à hébreu ' répond normalement grec zéro: ἄβαξ, ἀμμά, ἀράχη, ἀργεμώνη, Ἀχέρων, ἔλεφας, ἔλωελμ (dont l'esprit doux = zéro) correspondent respectivement à hébreu 'ābāq, 'ammā, 'ārag, 'argāmān, 'ahārōn, 'elef, 'ēlōhīm. Soit donc hébreu bēl'ēl (Lewy 255), le -τ- de βαιτύλος, loin de faire difficulté, est précisément la lettre que l'on attendait (τ + zéro = τ).

c) Ἀμόκλαι < sémitique mkl. Or si, comme le fait Rowe (*l.c.*), on vocalise mkl en Mekal, on a sémitique e > v. D'autre part, le mot βαιτύλος n'est pas attesté avant le V^e siècle après J.-C. Or, à l'époque hellénistique, il arrive que η > v (E. Mayser, *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*, I, Leipzig 1906, 85).

βρέτας] A la suite de Benveniste (*R. Ph.* 1932, 129), Chantraine (195) écrit: «Terme méditerranéen sans étymologie». Or βρέτας «image en bois d'une divinité» s'explique parfaitement par le grec. On lit en effet dans le *Περὶ ὁμοίων καὶ διαφορῶν λέξεων* d'Ammōnios, remaniement d'un ouvrage de la première moitié du II^e siècle après J.-C.: *Βρέτας δέ, τῷ βροτῷ ὁμοιον* (338 Nickau, Leipzig 1966). Ce rapprochement antique est excellent: on remarquera la voyelle thématique e/o; du point de vue sémantique, βρέτας—βροτός est parfaitement analogue à ἀνδριάς—ἀνήρ (βροτός = ἀνήρ; βρέτας = ἀνδριάς).

δάφνη] Chantraine (254—255) présentant *δανχνα et δανχμόν comme des «variations» de δάφνη, on ne peut que renvoyer à F. Bechtel: «Die Identität von δαύχνα mit δάφνη, die zuerst von Böckh

⁴¹) Voir Ταβύριον.

(zu CIG 1766) gelehrt worden ist, muß aufgegeben werden, da sie sich weder in der Sache noch in der Form halten läßt. Vielmehr gehören *δαύχνα* und *δανχμός* zu dem Pflanzennamen *δαῦκον*, der bei Theophrast (De hist. plant. IX 15, 5) überliefert ist: *δαῦκον δαφνοειδὲς κροκόεν*» (*Die griechischen Dialekte*, I, Berlin 1921, 205). Malgré ce qu'il appelle «les doutes» de Bechtel, Chantraine conclut triomphalement: «*Et.*: certainement terme méditerranéen, comme le prouvent ces variations de formes. Le rapport assuré avec lat. *laurus* est éclairé d'une part par la glose *λάφνη*, de l'autre par certains flottements entre *λ* et *δ* dans des mots d'emprunt et la graphie mycénienne *da_{pu}²ritojo* pour *λαβυρίνθιο*.»⁴²) Mais le rapport de *δάφνη*/*λάφνη* avec latin *laurus* est loin d'être aussi assuré que le pense Chantraine: la phonétique interdit ce rapprochement fantastique, qui n'est aucunement facilité par les spéculations sur le «substrat méditerranéen».

δέπας] Chantraine (264) écrit: «*Et.*: Emprunté à une langue méditerranéenne comme beaucoup de noms de récipients, ce que confirme mycénien *dipa*. Peut-être emprunt au louvite, cf. *tepas-* chez E. Laroche, *Les Hiéroglyphes hittites* 1, 96.» 1° Le linéaire A recouvrant du sémitique et le linéaire B du grec, on ne voit pas comment une pseudo-étymologie «méditerranéenne» pourrait être confirmée par mycénien *di-pa* (Morpurgo 65). 2° luwite *tepas-* ne signifie pas «coupe» mais «ciel»: «coupe» se dit en hittite cunéiforme *tapišana-*. Le fait qu'un même hiéroglyphe figure l'un et l'autre n'y change rien.

λείριον] Bien qu'on ait hittite *alēl* (inscriptions cunéiformes de Boğazköy) et égyptien *hrr.t.* (XVIII^e Dynastie), E. Masson (58) écrit: «*λείριον* provient sans doute d'un terme égéen». Il est vrai que, dans le Bailly¹⁶, Chantraine écrivait: «Méditerranéen; cf. *lilium*».

μέγαρον] Rapprochements décisifs chez Muss-Arnolt (73): hébreu *māgūr* «étape, habitation» (Lewy 93), latin *migrō*. Le toponyme *Μέγαρα* est le pluriel de *μέγαρον*. Mais comme, dans le Bailly¹⁶, Chantraine écrit «Méditerranéen?», E. Masson abonde dans son sens: «l'hypothèse d'une origine sémitique, fondée sur un rapprochement très superficiel, ne peut pas entrer en ligne de compte.» (87) et: «on pourrait songer plutôt à une origine égéenne» (88).

⁴²) Cette phrase est mal rédigée. Il eût fallu écrire: «est éclairé par la glose *λάφνη*, résultant du flottement entre *λ* et *δ* dans certains mots d'emprunt (e.g. mycénien *da_{pu}²ritojo* / *λαβυρίνθιο*)».

V. *Varia*

ἄβαξ] Chantraine (4) écrit: «on voit chez Sextus Empiricus *M.* 9, 282 les mathématiciens tracer leurs figures et leurs chiffres sur une planche couverte de poussière ou de sable». Or, si, dans ce passage, il est question d'une droite tracée sur un abaque, il n'y a trace ni de chiffres, ni de poussière, ni de sable. Il eût fallu citer: *τῆς κόνεως τῆς ἐπὶ τοῖς ἄβαξι . . . ἐφ' ἧς αἱ ἀποδείξεις συμπεραίνονται* (Jamblique, *Protrepticus*, ed. Pistelli, Leipzig 1888, 124, 21—22). «πλινθίον, quem nos laterculum et abacum appellare possumus. In cujus pulvere solent geometrae γραμμάς, id est lineas radiosque describere» (Jérôme, *In Ezechielem*, PL 25 43 A—B)⁴³. A défaut du mot ἄβαξ, on trouve la chose chez Aristophane (*Nuées*, 177—179):

*Κατὰ τῆς τραπέζης καταπάσας λεπτὴν τέφραν,
κάμψας ὀβελίσκον, εἶτα διαβήτην λαβῶν,
ἐκ τῆς παλαιστρας θοιμάτιον ὑφείλετο.*

Le meilleur commentaire du vers 179 se trouve chez Martianus Capella (Livre VII, vers 3—4):

*sic abacum perstare iubet, sic tegmine glauco
pandere pulveruleum formarum ductibus aequor.*

Le *tegmen glaucum* protège les fragiles figures géométriques entre deux démonstrations. C'est pour en faire le *tegmen* de son abaque improvisé que Sokrate dérobe un *ιμάτιον* à la palestres: il devait être aisé de dérober les vêtements des gymnastes pendant qu'ils étaient nus. C'est L. Bos (*Animadversionum ad Scriptores quosdam Latinos Specimen*, 76 [à la suite de: *Animadversiones ad Scriptores quosdam Graecos*, Franeker 1715]) qui a été le premier à rapprocher ἄβαξ d'hébreu 'ābāq «poussière». Libre à Chantraine de considérer cette étymologie comme «indémontrable». Je la considère comme démontrée.

ἀλάβαστος ou -στρος] Chantraine (53) écrit: «*Et.*: Emprunt probable. On évoquera l'hypothèse de Sethe, *Sb. Berl. Ak.* 1933, 887sqq. qui tire le mot de l'égyptien **a-la-baste* «vase de la déesse Ebaste» (?).» Voilà une étymologie bien fantaisiste! En réalité, ἀλάβαστος s'explique parfaitement par le grec: λαβή signifiant «anse», ἀλάβασ-

⁴³ Ce passage me permet de corriger le début du *Περὶ ὁμοίων καὶ διαφορῶν λέξεων*: Ἀβαξ καὶ Ἀβάκιον διαφέρει. Ἀβαξ μὲν γάρ, ἐφ' οὗ γραμμάς παρατιθέασιν. Ἀβάκιον δέ, ἐφ' οὗ ψηφίζουσιν. Là où j'écris γραμμάς, la vulgate a τὰ πράγματα. On signalera pour mémoire deux conjectures arbitraires, l'une de Vulcanius (1538—1614) (βρώματα), l'autre d'Isaac Vossius (1618—1689) (τραγήματα).

τος signifie «sans anses»⁴⁴). Cf. ἀμφορεύς < ἀμφιφορεύς «jarre à deux anses».

ἀλ(λ)άβης] Chantraine (53) écrit: «Vient de l'égyptien *repi* ou *lepi*, voir Thompson, *Fishes* s.u.» On ne trouve rien qui ressemble ni à *repi* ni à *lepi* dans la liste des noms de poissons de l'Erman-Grapow (VI, 52). Tout au plus trouve-t-on en copte *leifi* «cyprinus niloticus» traduisant ἀλάβης (W. E. Crum, *Coptic Dictionary*, Oxford 1939, 148 b).

ἀλής] Chez Chantraine (59) à la ligne antépénultième, corriger *Aristarque* en *Aristophane* (cf. A. Ludwich, *Aristarchs Homerische Textkritik*, I, Leipzig 1884, 231).

Ἄργώ] Chantraine (104) écrit: «f. «la rapide» nom du navire des Argonautes (*Od.*, etc.).» Il eût été bon de dire que c'est là une étymologie antique. Au I^{er} siècle avant J.-C., Diodore de Sicile (IV, 41, 3) écrit: τὴν δὲ ναῦν Ἄργὼ προσαγορευθῆναι . . . ὡς δ' ἔνιοι λέγουσιν ἀπὸ τῆς περὶ τὸ τάχος ὑπερβολῆς, ὡς ἂν τῶν ἀρχαίων ἀργὸν τὸ ταχὺ προσαγορευόντων.

ἄσκρα] Chantraine (125) ne rapproche pas cette glose d'Hésychius du toponyme béotien Ἄσκρα, nom de la localité où vivait Hésiode. H. N. Ulrichs (*Viaggi ed investigazioni della Grecia, Annali dell' Istituto di Correspondenza archeologica* 20 [1848] 32) remarque: «A' piè di Askra vicino al rivo d'Archontitza, che abbiamo detto essere il Lamos, c' è la chiesa rovinata di S. Luca in un bosco di elci.» Il ajoute en note: «M' imaginai in quel luogo che forse Askra potesse avere il nome di tale albero. Esichio spiega Ἄσκρα per δρυς ἄκαρπος.» En 1859, plus de 50 communes françaises s'appellent le Chêne (*Dictionnaire des Postes de l'Empire*, Noyon 1859, 415).

Ἀχαιός] Chantraine (149) écrit: «On n'admet plus que les Aqai-waša mentionnés dans les documents égyptiens soient nos Achéens.» C'est bien dommage, car l'étymologie, qui remonte à E. de Rougé (*Revue Archéologique*, N.S., 16 (1867) 39—43), est irréprochable: ἰῖkῖjwῖḥ⁴⁵ < Ἀχαιῶι. Pour ma part, j'en suis resté à la position de J. Vercoutter, qui mentionne «des tribus achéennes et asiatiques des Peuples de la Mer» et «la grande invasion achéenne qui bouleversa tout le Moyen-Orient entre le XIV^e et le XIII^e siècle» (*L'Égypte et le Monde Egéen Préhellénique*, Le Caire 1956, p. 25, note 4, et p. 156).

βαβάλια] Cité par Chantraine (154), ce mot ne se trouve pas dans le Liddell-Scott⁹. Aussi eût-il été bon de dire qu'on le lit chez le

⁴⁴) Chantraine traduit: «vase à parfum sans anses en forme de sphère, souvent fait en albâtre».

⁴⁵) Grapow *apud* H. Th. Bossert, *Altakreta*³, Berlin 1937, 50.

grammairien latin Charisius (IV^e siècle?) (ed. H. Keil, Leipzig 1857, 550, 7): «*incunabula βαβάλια*». Il a survécu en grec moderne: *μωρό μου στο βαβάλι σου δυό δέντρα θά φντέπω* (berceuse citée dans le Dimitrakos, II, 1936, 1301). On lit *βαβαλισμένος* dans un poème de Theodoros Prodromos dédié à l'empereur Manouïl Komninos (1143—1180) (*Poèmes Prodromiques en Grec Vulgaire*, ed. D.-C. Hesseling-H. Pernot, Amsterdam 1910, p. 54, vers 148, apparat critique, leçon des manuscrits CSA).

béotien *βανᾶ* «femme»] Ni Chantraine (243), ni Pokorny auquel il renvoie, ne donnent persan *bānū* «princesse» (Steingass 152, 2).

βήουλλος] Chantraine (174) est, à juste titre, favorable à l'étymologie indienne. Mais il eût fallu mentionner néo-assyrien *burallu* «béryl» (Meissner-von Soden 139).

βόμβυξ] Chantraine (185) renvoie à «Arist. ap. At. 352f». Il est singulier de renvoyer à la tradition indirecte d'un texte conservé (Aristote, *Historia Animalium*, V, 19, 6). Surtout, contrairement à ce que fait Chantraine, il faut dissocier soigneusement *βόμβυξ* «ver à soie» de *πάμβαξ* «coton». On trouve *παμβακίς* «coton» chez Myrinos, qui vivait avant le I^{er} siècle de notre ère (*Anthologie Palatine* VI, 254, 6). Les Turcs n'apparaissant pas dans l'Histoire avant le VI^e siècle après J.-C., il est sans intérêt de rapprocher, comme le fait Chantraine, *πάμβαξ* de «turc osmanli *pambuk*». Il est, en revanche, parfaitement satisfaisant de rapprocher *παμβακίς* de pahlawī *pambak* (H. Hübschmann, *Persische Studien*, Strasbourg 1895, 255), le mot pahlawī⁴⁶) représentant un mot vieux-perse. Quant au *βόμβυξ* dont parle Aristote, et dont l'éducation se faisait dans l'île de Kōs, ce n'est pas le ver à soie des Chinois, le *Bombyx Mori* (Linné), mais le *Lasiocampa Otus* (Drury) (L. Demaison, *Recherches sur la soie que les anciens tiraient de l'île de Cos*, Reims 1884). «Il nous semble naturel . . . que l'importation toujours croissante des soieries de l'Asie orientale ait porté un coup fatal à l'industrie des tissus de Cos.» (Demaison, p. 12). Cette importation est postérieure à 114 avant J.-C., date à laquelle commencent les relations commerciales entre la Chine et l'Iran (A. Herrmann, *Die alten Seidenstraßen zwischen China und Syrien*, Berlin 1910). Quant au *Lasiocampa Otus*, le ver à soie de Kōs supplanté par le ver chinois, son aire correspond *grosso modo* à celle de l'hellénisme: «Cet intéressant séricigène, d'après divers auteurs, a pour patrie la Grèce, quelques îles de la mer Egée, notamment Cos et l'Asie-Mineure . . . pendant le court séjour

⁴⁶) Passé en turc.

que j'ai fait à Smyrne, en 1888, je l'ai rencontré en grande abondance dans les cimetières turcs de cette ville» (Ch. Delagrangé, *Note sur le Lasiocampa Otus Drury*, *Revue des Sciences Naturelles Appliquées* 6 [1889] 534). Dans ces conditions, βόμβυξ doit être, non un mot d'emprunt, mais un mot authentiquement grec. C'était là l'opinion des Anciens, comme le montre bien l'étymologie transmise par Isidore de Séville: «Bombyx frondium vermis, ex cujus textura bombycinum conficitur. Appellatus autem hoc nomine ab eo quod evacuetur dum fila generat, et aer solus in eo remaneat» (*Etymologies*, XII, 5, 8; ed. W. M. Lindsay, II, Oxford 1911).

βρέγμα] A propos du N° 3, qui signifie «grain de poivre vide» (Dsc. 2, 159)⁴⁷, Chantraine (193) se contente d'écrire: «mot d'origine orientale (indienne).» Alors que dans ce *Dictionnaire Etymologique* il y a tant de choses étrangères à l'étymologie, il eût été bon de dire que Pline (XII, 14, 27) écrit: «quod vocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum» et que L. Renou⁴⁸ tire bregma de sanskrit वृकृद्- «cut down, broken» (R. L. Turner, *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*, London 1966, p. 698, N° 12065).

γαμβρός] Chantraine renvoyant (208) à Pollux 3, 31 (γαμβροὶ δ' οἱ ἐκ τῆς τοῦ γήμαντος οἰκίας . . . πενθεροὶ δ' ἀνάπαλι οἱ τῆ γηγαμένη προσήκοντες), écrit: «notice qui prétend que par opposition à πενθερός le mot [γαμβρός] s'applique à la famille du mari.» Le mot prétend est hypercritique.

γαμέω, γάμος, etc.] Chantraine (209) écrit: «Le grec moderne a toujours γάμος «mariage, noce». Chantraine a l'air d'ignorer que le verbe γαμῶ est bien vivant en grec moderne, où on l'emploie *sensu obsceno* (Missir 60 et 387).

γόης] Chantraine (231) écrit: «le mot désigne l'«enchanteur», un magicien qui procède par cris et incantations (Hdt., Pl.) d'où le sens de «sorcier» en mauvaise part, «charlatan» etc.» Ce qu'on lit dans un passage de «Suidas» (*s.v. Γοητεία*), dont Chantraine ne fait pas état, est beaucoup plus exact: Γοητεία δὲ τὸ ἀνάγειν νεκρὸν δι' ἐπικλήσεως⁴⁹. On retiendra le commentaire de K. F. Smith: le γόης «was

⁴⁷ Chez Dioscoride (ed. M. Wellmann, I, Berlin 1907, 225, 6), βρέγμα est la leçon du seul manuscrit E (*Scorialensis* III. R. 3, s. XI.), alors que les autres témoins ont βράσμα.

⁴⁸ *Apud* A. Ernout, dans son édition de Pline (XII, Paris 1949, 74).

⁴⁹ La tradition manuscrite a ἐπι τῶ, que je corrige en τὸ. Le scribe de l'archétype ou même de la source de «Suidas», ayant sauté une ligne, a écrit les 3 premières lettres d'ἐπικλήσεως; le passage de τὸ à τῶ, qui, à l'époque byzantine, se prononcent de la même façon, allait de soi.

specifically a necromancer in the original sense of the word, *i.e.*, like the Witch of Endor, he called up the dead» (*apud* J. Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, VIII, Edinburgh 1915, 271).

δανάκη] Chantraine (251) écrit: «*Et.*: Emprunt iranien, cf. v. perse **dānaka* (en élamite, en skr.) persan *dāna*.» On notera également persan *dānāq* (Steingass 501, 1).

Διώνυσος] «Le dieu Dionysos est un dieu nouveau», écrit Chantraine (285), faisant un écho inattendu au célèbre essai de Nietzsche (*Die Geburt der Tragödie aus dem Geiste der Musik*, Leipzig 1872). Mais le dieu n'est plus si nouveau, à partir du moment où son nom est attesté en mycénien . . .

VI. *Formes Mycéniennes*

Le dictionnaire étymologique de Chantraine est le premier qui tienne compte du grec mycénien: en cela il marque un progrès par rapport à celui de Frisk. Pour le mycénien, Chantraine a «renvoyé systématiquement à l'article de J. Chadwick et L. Baumbach (*Glotta* 41, 1963, 157—271)» (X). En revanche, il n'utilise le beau livre de Morpurgo que dans les 19 dernières pages de son premier tome.

Mais cela n'entraîne pas un grand nombre d'omissions:

page 10 (*s.v.* *ἀγέλη*)] *a-ke-ra-wo* = *Ἀγέλαος* (Morpurgo 9; rien chez Chadwick-Baumbach 166);

page 234 (*s.v.* *Γραικός*)] *ka-ra-wi-ko* (Morpurgo 131; rien chez Chadwick-Baumbach 180—181).

Autres omissions, qui eussent été évitables en utilisant uniquement Chadwick-Baumbach:

page 92, I^{er}e colonne, ligne 28] *a-ti-ke-ne-ya* = *Ἀντιγένεια* et *a-ti-ra-mo* = *Ἀντίφαμος* (Morpurgo 42; Chadwick-Baumbach 173);

page 129 (*s.v.* *ἄστυ*)] *wa-tu-o-ko* = *Φαστόχοχος* (Morpurgo 355; Chadwick-Baumbach 178);

page 221 (*s.v.* *γίγνομαι*)] *-pa-ro-ke-ne-to* = *παρεγένετο* (Morpurgo 233—234; Chadwick-Baumbach, 180 et 233);

pages 267—268 (*s.v.* *δέχομαι*)] *de-ka-sa-to* = *ἐδέξατο* et *de-ko-to* = *δέκτο* (Morpurgo 61) [*Δέκτος* d'après Chadwick-Baumbach (183)];

page 280] *do-ra* = *δῶρα* (Morpurgo 72; Chadwick-Baumbach 185);

page 296] *do-ro-me-u* = *Δρομεύς* (Morpurgo 72; Chadwick-Baumbach 187). D'après Pausanias (6, 7, 10), le nom propre *Δρομεύς* est attesté à Stymphale.

Pour **asamito* et *damokoro*, voir plus haut.